

Tereza Lochmann : *Don't Grow Up*, 2017

L'émotion (l'émotivité) passe, l'enfance reste.

C'est une tautologie : nous n'avons qu'une vie. Du sortir de l'amnios, l'existence trace un sillon – un fil, Clotho - qui ne peut s'interrompre qu'une seule et ultime fois. Nulle possibilité de pause, de reprise sur la plaque de notre existence qui se grave, ininterrompue, obsédante, tel le christ de Claude Mellan ; au mieux quelques circonvolutions et ploiments acceptables et tout est bientôt terminé.

Mais dans cet inter-temps ontologique qui nous est alloué, dans l'espace inscrit de l'alpha à l'oméga, que faisons-nous ?

Qu'éprouvons nous ? A quoi jouons-nous ? Et si nous pouvions faire autrement, reprendre la gravure sur l'âme vivante de notre psychée, quels souvenirs convoquerions-nous pour redéfinir nos traits de vie. En somme, que resterait-il ?

En vérité, nous sommes tous des bateaux naviguant à vue, coques de bois chavirantes et chavirées, arrimées pourtant, en une désespérance angoissée – à la seule chose non contingente qu'est notre finitude. Nous naviguons encore et toujours, une existence durant, tel un voyage en explorateur, dans le errements de notre conatus et où chaque rite initiatique, chaque expérience d'humanité est une île où nous reprenons notre être, sa force, où nous nous décalons un peu de nous-même pour nous observer et mieux se réarmer. Pour repartir enfin et explorer d'autres lieux, d'autres humanités.

De ces événements d'immanence que chacun porte en lui, de ses îles explorées, Tereza en fait le terreau de son travail, puissant et brut. Elle en défriche la pureté sauvage, animale, l'infuse, en conscience ou non - et la porte vers l'intensité, à l'image de cet événement singulier qu'est le préambule de nos existences. Car s'il y a bien un temps qui marque chacun d'entre nous, c'est assurément l'enfance. Elle ne cesse d'ailleurs jamais vraiment de faire retour à notre être, tout au long de notre trajet de vie, comme une ombre portée à notre existence. Une sorte de surimpression de l'enfance. Cette surimpression, Tereza la fait sienne, l'explore et la recrache. Et comme des jumeaux pas tout à fait semblables, ses oeuvres sont peuplées des fantômes des expériences enfantines qu'elle effeuille tels des monotypes, et recompose – puzzle matriciel - en un jeu chaotique mais néanmoins systémique : réminiscences du souvenir.

De ces eldorado sensoriels, que constituent les premières expériences de la vie, de ses réitérations, surgit alors une trame qu'elle couche sur le papier,

habille de textes, multiplie jusqu'au déchaînement. La couleur tente de reprendre le pouvoir, étouffant les formes, écrasant leurs aspérités par le jeu du rouleau que l'artiste passe comme un bulldozer. Le pinceau rude et fiévreux balaye le souvenir mais toujours il revient, camouflé, travesti désormais, dysmorphique mais néanmoins invaincu. Refusant de partir, de laisser. Obsédant le papier, toujours. Persistance rétinienne de chacun.

Car nul ne peut se départir de l'origine et nul ne peut oublier ses premières années. Elles naviguent en chacun d'entre nous, nous habitent, et nous prenons tous notre portion congrue. Il nous faut alors nous inscrire dans la longue litanie orchestrée des apprentissages, des règles du jeu social qui infusent et trouver sa place. Gagner sa place.

Les oeuvres de Tereza participent de cela. Elles relient la chaîne des événements, la digèrent et finalement nous donnent à voir, subjectivée, surajoutée des ressentis actuels de l'artiste, ce temps particulier de l'enfance : bestial – à l'image des animaux étendards qui peuplent son travail - imparfait, flou et inqualifiable. Et où chacun est à la fois le bourreau et le sauveur de l'autre. Le jeu, le vrai, empirique, presque épistémologique.

Un travail aussi en homothéties des tâtonnements que chacun porte en lui - notre part non acculturée - et une tentative, nuancée, kaléidoscopique de nous rappeler ce par quoi nous sommes passés, les récits sociaux qui nous ont agencés - ciment commun de tout être, inconscient collectif - et de nous y convoquer. Nous donner à faire retour à nous-même par le jeu de la résurgence mémorielle. Arracher par le souvenir, un peu plus de ce qui nous est alloué. Y trouver notre place, aussi.

La juste distance entre l'enfance et l'âge adulte. Il ne s'agit pas d'une mue, ni d'une mutation : il s'agit d'une maturation.

Cécilia Chol